

DE NOUVELLES PERSPECTIVES POUR LES ADIBASHIS

Au Bangladesh, le programme d'élevage de bétail de l'EPER ouvre de nouvelles perspectives aux minorités marginalisées. Une activité valorisante, à la fois génératrice de revenus et de liens sociaux pour les peuples indigènes, les Adibashis.

Texte : Olivier Graz
Photos : Sabine Buri

Dans la cour de sa maison, la famille Pahan s'affaire. Entre les époux, les tâches sont clairement réparties et les gestes rapides et précis. Tulamoni coupe du fourrage à l'aide d'une cisaille à levier et dispose le tout sur une bâche. De son côté, Kishnath prépare un mélange de mélasse et d'eau enrichi de nutriments dans une bassine métallique. Il déverse ensuite méthodiquement le liquide sur le fourrage coupé. Il ne reste plus qu'à laisser sécher et la ration du matin est prête pour leur vachette.

Quand Tulamoni a entendu parler du programme d'élevage de l'EPER, elle a tout de suite souhaité y participer. « J'en

ai parlé à mon mari et nous avons pris la décision ensemble » se rappelle-t-elle. Tulamoni et Kishnath ont été l'une des premières familles du village à se lancer dans l'élevage de bétail. Il y a deux ans encore, ils avaient tout juste de quoi nourrir leurs quatre enfants. En tant que journaliers agricoles, ils n'arrivaient pas à joindre les deux bouts entre les saisons de travail aux champs.

Terre nourricière

« Dans cette région, il y a dix ans, des gens mouraient de faim pendant la saison sèche, se rappelle Anik Asad, directeur de l'EPER au Bangladesh, originaire de la

région. Aujourd'hui, chaque parcelle de terre est utilisée et les gens mangent trois repas par jour ». Les grands projets pilotés par le gouvernement comme la mise en place de systèmes d'irrigation ont porté leurs fruits. Mais la vie dans les campagnes reste dure. Quand l'activité agricole cesse, les ouvriers n'ont d'autre choix que de se tourner vers des activités différentes ou de migrer en ville pour trouver du travail. Les plus pauvres, eux, doivent vendre le peu qu'ils possèdent ou se serrer la ceinture en attendant les récoltes.

Tulamoni et Kishnath font partie de la minorité des Adibashis qui regroupe les peuples



Tulamoni Pahan

« Aujourd'hui, je suis fière d'être Adibashi »

BANGLADESH

LE BANGLADESH COMPTE PARMI LES PAYS LES PLUS PAUVRES DE LA PLANÈTE. PLUS DE 30% DE LA POPULATION VIT AVEC MOINS DE USD 1,25/JOUR.



160 millions

Population du Bangladesh

dont plus de 40%
est analphabète

Le Bangladesh est situé sur le plus grand delta du monde, à quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la mer, ce qui l'expose à de fréquentes inondations. En outre, il est souvent touché par des cyclones tropicaux.

indigènes au Bangladesh. Avec les Dalits, plus connus sous le terme d'intouchables, ils forment les deux groupes de population les plus vulnérables. Discriminés en raison de leur origine ethnique, de leur religion, mais aussi de leur culture qui diffèrent de la majorité bengalie, les Adibashis vivent en marge de la société dans le plus grand dénuement. Au fil des crises qui ont touché le pays depuis l'indépendance en 1971, ils se sont fait déposséder petit à petit de leur bien le plus précieux, la terre. Sans elle, ils se retrouvent sans source de revenu et sont obligés de travailler au jour le jour dans les exploitations agricoles environnantes.

Elevage de bétail prometteur

A la recherche d'une activité génératrice de revenus et compatible avec le mode de vie des Adibashis, l'EPER a mené avec ses partenaires une analyse détaillée de l'économie locale et régionale. « L'élevage de bétail s'est vite révélé prometteur. Une étude de marché a confirmé qu'il y avait une forte demande de viande bovine », remarque Nurun Nahar, responsable de développement des marchés à l'EPER. En effet, chaque année, 60 000 tonnes de viande de bœuf sont importées dans le pays car la production interne ne suit pas.

En parallèle, l'EPER a aussi lancé un programme d'élevages de poulets de petite taille également très prometteur. « Cette activité peine à prendre de l'essor car l'approvisionnement en poussins pose problème », observe Nurun Nahar. Si la demande pour la viande de poulet est forte, il y a peu de fermiers spécialisés dans l'élevage de poussins en amont de la chaîne de production. « Pour combler ce manque et assurer l'approvisionnement de nos bénéficiaires, nous essayons d'encourager des fermiers à se lancer en leur proposant des aides de départ. »

Avant de débiter son élevage, Tulamoni a d'abord suivi des formations données par des spécialistes pour apprendre à

s'occuper du bétail, connaître le régime alimentaire adéquat, préparer une étable dans la cour de la maison et planter de l'herbe fourragère et du moringa dans le jardin potager. Pour l'achat de la première génisse, la famille a ensuite contracté un micro-crédit avec l'aide d'ARCO. Au bout de quatre mois, la vachette a pris suffisamment de poids. La famille Pahan peut vendre sa vachette sur le marché local et compter sur un bénéfice net correspondant à environ CHF 50. Un revenu supplémentaire important qui permettra de payer une partie des frais scolaires. Tulamoni et Kisanath ont déjà vendu deux vachettes avec succès et prévoient d'en acheter deux d'un coup prochainement.

Augmentation des revenus

Depuis son lancement en 2014, le programme d'élevage de l'EPER a permis à 1341 familles d'augmenter leurs revenus de 65%. Ces familles vendent aujourd'hui en moyenne trois vaches par an, ce qui leur permet d'avoir une source de revenu supplémentaire tout au long de l'année. Un réel succès qui attise aussi l'intérêt des agriculteurs bengalis. « Certains voisins n'hésitent pas à venir rencontrer les communautés adibashis pour leur demander des conseils ou de l'aide », s'enthousiasme Anik Asad.





Pour le directeur de l'EPER au Bangladesh, chaque occasion d'interaction entre la majorité bengalie et la minorité adibashi doit être saisie. Parallèlement à l'élevage de bétail, l'EPER soutient la création de divers groupements au sein des villages pour aider les communautés adibashis à s'organiser. Ce sont autant de possibilités d'entrer en contact avec la société et de sortir de l'isolement. Les groupements d'éleveurs, par exemple, dirigent des centres ruraux ouverts à tous les agriculteurs. Les comités de développement, eux, traitent des besoins au niveau des villages et portent la voix des communautés adibashis auprès des autorités locales. Avec le soutien de l'EPER et de ses partenaires, les comités ont ainsi pu créer 34 structures pour préparer la rentrée des enfants de la minorité à l'école et assurer des cours de soutien pour les plus grands.

Conseils vétérinaires

Tulamoni et Kishnath s'adressent régulièrement au centre rural de vente et de soutien du village pour être conseillés ou lorsque le bétail tombe malade. La petite structure a été mise sur pied par le groupe d'éleveurs locaux avec le soutien des partenaires de l'EPER, ARCO et Practical Action. Géré au quotidien par un entrepreneur de la communauté accom-



pagné d'un auxiliaire vétérinaire, le centre vend différents produits agricoles tels que nutriments, engrais, semences et outils. La structure sert également de plateforme pour les éleveurs de la communauté qui peuvent y vendre ou y acheter des vaches ou du fourrage aux paysans de la région.

C'est en visitant l'un de ces centres qu'Epil Hasda, père de famille de 40 ans, a décidé de se lancer dans la culture d'herbe fourragère qu'il vend aux éleveurs. Une vache a besoin de dix kg de fourrage par jour. Epil a débuté avec une parcelle de 120 m² en location. Maintenant, il

cultive 800 m² de terre et produit 800 kg d'herbe fourragère en 40 jours. Epil voit les choses en grand pour sa famille, il projette de se lancer dans l'élevage de bétail et rêve d'arriver un jour à un cheptel de 15 à 20 têtes.

Aujourd'hui, Tulamoni fait partie de l'association des producteurs du village et souhaite poursuivre et agrandir son petit élevage. Elle a aussi de grands projets pour l'avenir : « Je veux construire des latrines, raccorder la maison au réseau électrique et, le plus important, investir dans l'éducation de mes enfants. »